

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**166 | avril-juin 2003**

**Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage**

---

## Patrick Vandermeersch, *La Chair de la passion : une histoire de foi, la flagellation*

Paris, les Éditions du Cerf, 2002, 280 p., bibl. (« Passages »)

Jean-Pierre Albert

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18903>

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 296-298

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Jean-Pierre Albert, « Patrick Vandermeersch, *La Chair de la passion : une histoire de foi, la flagellation* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 20 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18903>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

---

## Patrick Vandermeersch, *La Chair de la passion : une histoire de foi, la flagellation*

Paris, les Éditions du Cerf, 2002, 280 p., bibl. (« Passages »)

Jean-Pierre Albert

---

- 1 ÉCRIT PAR UN AUTEUR qui se présente lui-même comme philosophe, théologien et psychanalyste, et qui enseigne la psychologie des religions, ce livre ne prétend en aucune manière se situer sur le terrain de l'anthropologie sociale. C'est plutôt en raison de son objet et de sa méthode qu'il devrait éveiller l'intérêt de l'anthropologue, et ce d'autant plus que l'un des dossiers qu'il aborde relève de l'ethnographie : Patrick Vandermeersch enracine en effet sa réflexion dans ses observations répétées des fêtes d'un village espagnol, San Vicente de la Sonsierra, où trois fois dans l'année les membres volontaires de la confrérie de la Vraie-Croix se flagellent publiquement. Ultime et unique témoignage espagnol d'une pratique autrefois beaucoup plus répandue, la coutume de San Vicente offre à l'auteur l'occasion d'esquisser une histoire de la flagellation dans la chrétienté latine, de ses origines médiévales à nos jours. Sont ainsi restitués les débats internes à l'Église sur une pratique toujours controversée et les polémiques beaucoup plus tranchantes inaugurées par la Réforme. Chose plus inattendue, ce dossier d'abord théologique débouche dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'*Histoire des flagellants* de l'abbé Boileau, sur la question de la valeur érotique de la flagellation, thème que l'on retrouve abondamment traité par les fondateurs de la sexologie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et qui permet à l'auteur d'esquisser une sorte d'archéologie de la notion de masochisme. Enfin, les références à la théorisation du masochisme, mouvante et inachevée dans l'œuvre de Freud, conduisent à s'interroger sur la pertinence d'une lecture psychanalytique des formes anciennes – et religieuses – de la flagellation.
- 2 Voilà donc un programme a priori alléchant, qui devrait au moins nous permettre de verser quelques pièces supplémentaires au dossier, toujours ouvert au sein de notre discipline, de l'application de la psychanalyse à l'interprétation des phénomènes

culturels. Or, Vandermeersch, très prudent quant à cette perspective, nous invite en vérité à le suivre sur un parcours beaucoup plus sinueux. Pour lui, en effet, la psychanalyse n'a pas vocation à offrir des énoncés prétendant à la vérité sur le modèle des sciences empiriques, c'est-à-dire, entre autres choses, indépendants en principe du sujet qui en prend connaissance. Au contraire, ses offres de sens ne valent jamais que pour un sujet dans sa singularité et peuvent tout au plus l'aider à mieux se comprendre lui-même. « J'admets, écrit-il, que toutes les tentatives de psychanalyse appliquée ne sont pas à proscrire. L'essentiel est qu'on essaie de provoquer une réflexion personnelle chez le lecteur ou l'auditeur et qu'on lui fasse percevoir toute la différence entre l'objectivité illusoire de celui qui croit être complètement détaché de l'objet qui le fascine et l'objectivité vraie de celui qui allie sens critique et questionnement quant à son propre désir de savoir » (p. 240). Il ne saurait donc y avoir de « psychanalyse de la flagellation », seulement une analyse de la manière dont un sujet est affecté par la rencontre de cet objet. Ce programme, l'auteur l'applique d'abord à son propre cas : il a été affecté par les flagellants de San Vicente, au point que cette expérience motive à la fois la longue enquête historique qu'il a entreprise et cette interrogation, purement existentielle, qui s'exprime dans les dernières lignes du livre : « Je ne sais pas si un jour j'irai me flageller avec les membres de la *Cofradia* (confrérie) de San Vicente et, en tout cas, je ne vous le dirai pas. Mais ce que je veux vous dire c'est que, si Dieu me prête vie, je continuerai à aller boire avec eux, fumer le cigare, rire et chanter *Estrella del Mar*. Je sentirai, ainsi, que je partage leur foi. *El hombre es un animal curioso* (l'homme est un animal étrange) » (p. 261).

- 3 La dernière formule, citée en espagnol, a été recueillie de la bouche d'un membre de la confrérie. Elle résume assez bien la stratégie globale de l'auteur : comme le laissait déjà entendre le titre de son premier chapitre (« La flagellation comme défi à la compréhension »), il s'efforce de ne jamais objectiver ses propositions interprétatives, on pourrait même dire avec plus de sévérité qu'il s'évertue à ne pas (trop vite ?) comprendre, au sens que les sciences humaines pourraient donner à ce mot. Qu'en est-il donc de la psychanalyse ? La seule voie qui s'ouvre à lui, quant à son usage, est de donner au lecteur quelques clés de sa singulière implication. Aussi un fil autobiographique court-il tout au long du livre, en contrepoint des minuties de l'enquête historique. Parallèlement aux motivations, faites de tradition et d'ancestralité, des pénitents de San Vicente, l'auteur se découvre lui-même brugeois, fils d'une cité marquée de longue date par le souvenir de la Passion avec le culte du saint Sang et de la Croix, fils également d'une vieille famille ayant eu des rapports complexes avec le catholicisme. S'il peut, comme il l'écrit, « partager la foi » des confrères de San Vicente, c'est qu'il s'inscrit lui-même dans une « lignée croyante » pas si différente de la leur.
- 4 On peut ou non adhérer à cette démarche, elle a du moins le mérite de déplacer de façon intéressante la question de l'usage de la psychanalyse dans le cadre d'enquêtes historiques ou ethnologiques. Mais cette solution élégante a aussi pour effet de contourner des attentes de compréhension plus directement en rapport avec l'objet lui-même. Le « défi » de la flagellation est-il aussi radical ? Est-il réductible à ces autres énigmes que constituent le masochisme, ou la foi, ou l'homme ? Et n'est-ce pas le regard de la foi qui cultive l'énigme là où les sciences sociales, avec leurs gros sabots, atteignent sans trahir leur objet des effets d'intelligibilité non négligeables ? Examinons brièvement comment l'ouvrage, tout en offrant nombre d'informations et d'analyses éclairantes,

laisse trop souvent de côté les points d'ancrage d'une possible analyse anthropologique des phénomènes envisagés.

- 5 Le point le plus contestable est sans doute la présentation et le traitement des données ethnographiques. Parti chercher en Espagne, avec ses étudiants, une sorte d'idéal type du catholicisme, une façon de croire des catholiques différente de celle des protestants, l'auteur a cru le rencontrer avec les flagellants de San Vicente. L'ancienneté de la confrérie (elle date de 1551), la continuité supposée de la pratique pénitentielle, tout cela tendait à fondre dans l'intemporel la question du sens de la pratique : un sens qui, de l'aveu même des acteurs, leur échappe, sauf à être désigné comme « traditionnel », et se laisse seulement saisir à travers l'aveu d'une étrange satisfaction, ou exaltation. L'erreur de Vandermeersch, me semble-t-il, est d'avoir rapporté ces sentiments à la flagellation en elle-même. Pour avoir beaucoup fréquenté des fêtes espagnoles au cours des dernières années, je pourrai multiplier des témoignages identiques à propos d'activités publiques extrêmement variées : parader devant la musique dans un défilé de *Moros y Cristianos*, tirer des coups de tromblon dans le cimetière pour honorer les morts... La plupart des villes valorisent, dans leur fête, un moment singulier qui est supposé cristalliser l'identité locale. Et il n'est pas rare que cet acte essentiel soit en quelque façon transgressif et connoté d'archaïsme, appelant une interrogation toujours réitérée sur son sens et son origine et un désir de justification. La flagellation de San Vicente, avec ses modalités très spécifiques, me semble d'abord entrer dans cette série de faits.
- 6 Cela me conduit à une seconde remarque : la manière dont l'objet « flagellation » est construit. Il est difficile de le traiter à part, alors qu'il s'inscrit – et le livre de Vandermeersch en témoigne sans cesse – dans un ensemble plus large de mortifications, publiques ou privées. C'est sans doute le dernier état de la pratique (son usage érotique) qui impose une vision séparée et, joint à l'approche psychanalytique, conduit à focaliser l'attention sur ses modalités (flagellation ou autoflagellation, invocation ou pas de la Vierge, parfois réduite au seul signifié de figure féminine...). Vandermeersch distingue à bon droit la flagellation pratiquée dans les couvents, qui deviendra la « discipline » propagée par les jésuites, de celle des flagellants laïcs du XIV<sup>e</sup> siècle, ceux que Norman Cohn désigne dans son livre *Les Fanatiques de l'apocalypse* comme « une élite de rédempteurs sacrificiels »<sup>1</sup>. Mais cette distinction ne repose pas essentiellement, selon lui, sur les liens de ces mouvements, vite condamnés par l'institution, avec le millénarisme. Elle est surtout à rechercher dans leur posture respective : nous avons d'un côté des personnes qui s'identifient au Christ et de l'autre des pénitents qui s'humilient devant Dieu. Cette lecture mériterait d'être nuancée : les protestations d'insignifiance ou de néant font partie d'une spiritualité du renoncement à soi-même qui, à travers l'école française de spiritualité au XVII<sup>e</sup> siècle ou la « spiritualité victimale » du XIX<sup>e</sup>, a elle aussi des liens étroits avec une pensée du sacrifice rédempteur. Il est vrai que cette convergence est surtout sensible parmi les virtuoses du religieux chrétien, saints reconnus ou, beaucoup plus nombreux, personnages crédités de leur vivant d'une réputation de sainteté. Les sources hagiographiques, à peu près absentes du livre, auraient permis de découvrir une autre chronologie et d'autres enjeux du recours à la flagellation. De fait, en réduisant son sens subjectif à deux postures bien distinctes, Vandermeersch est moins fidèle à l'histoire qu'à la théorie freudienne, ou plus précisément au prolongement que lui donne Didier Anzieu en introduisant la notion de « Moi-peau »<sup>2</sup> : « La flagellation exaltée des flagellants du Moyen-Âge pourrait correspondre à une stimulation du Moi-peau, à une angoisse dépassée en prenant soi-

même en main la cause du danger et en renforçant son narcissisme [...]. La flagellation-discipline, telle qu'on la voit introduite à partir d'Henri III, serait par contre différente : du sadisme pur, sans connotation érotique, qui se serait retourné contre le moi. Dans cette deuxième forme de flagellation on verrait à l'œuvre le surmoi cruel, tel que Freud le distinguait du moi masochiste » (pp. 236-237).

- 7 Nous voici donc, en fin de compte, au plus près d'une psychanalyse des phénomènes culturels. Et même si, justement, l'auteur éprouve dans les pages qui suivent le besoin de préciser dans les termes que l'on a vus sa conception du « bon usage » de la psychanalyse, une difficulté demeure : comment les sujets porteurs des deux types de dispositions psychiques viennent-ils se distribuer dans ces lieux institutionnels ou coutumiers que sont le couvent, avec sa discipline bien tempérée, et la confrérie, pratiquant une flagellation exaltée et exaltante ? Ces catégories sont-elles d'un quelconque secours pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui à San Vicente de la Sonsierra ? C'est précisément à ce niveau que les sciences sociales, un peu trop vite écartées du cœur du débat, auraient leur mot à dire en restituant le sens social des pratiques, c'est-à-dire en les replaçant dans les milieux, couvents ou cités, qui en sont le cadre, cela supposant aussi une prise en compte plus exigeante des contextes historiques. Cette dimension n'est certes pas absente du livre de Vandermeersch, qui situe son analyse dans le cadre d'une histoire du corps et de la découverte de l'individu inspirée en particulier de Michel Foucault. Mais il faudrait encore confronter ces grandes scansion temporelles à la temporalité singulière du catholicisme, ou encore aux fortes particularités de l'histoire espagnole. L'ouvrage insiste à bon droit sur les discontinuités, la pluralité des significations d'une même pratique. Il était possible d'aller plus loin dans ce sens, tout en restant sensible au rythme propre et à la très longue durée de la construction du sujet occidental.

---

## NOTES

1. Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse : millénaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen-Âge* [1<sup>re</sup> éd. 1957], Paris, Payot, 1983: 133 sq.
2. Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.

---

## AUTEUR

JEAN-PIERRE ALBERT

EHESS, Centre d'anthropologie, Toulouse.